PRIX DES DÉTECTIVES

2026

VERSO LE FIGARO MAGAZINE

PRIX DES DÉTECTIVES

VERSO LE FIGARO MAGAZINE

2026

Un prix littéraire pour révéler les nouvelles voix françaises
du polar, du roman noir ou du thriller.
Un appel à manuscrits ouvert à toutes et tous,
de novembre à janvier.
12 jurés qui représentent chacun un maillon essentiel
de toute investigation judiciaire.
Un premier roman élu parmi
plus de 200 manuscrits anonymisés.
Un prix remis lors d'un déjeuner avec le jury
au restaurant Guy Savoy.

Le label VERSO et *Le Figaro Magazine* comptent sur vos talents d'écrivain !

Procédure d'inscription et règlement :
https://www.seuil.com/PrixDesDetectives-Label-Verso

VERSO LE FIGARO MAGAZINE

JURY DU PRIX DES DÉTECTIVES

Patrick BAUDOT (secrétaire)
Commandant divisionnaire fonctionnel
Ancien chef d'état-major de la Brigade criminelle

Philippe BLANCHET
Chroniqueur polar *Le Figaro Magazine*

Rémi COSTAGLIOLA DI POLIDORI
Médecin légiste
Expert près la cour d'appel de Toulouse

Jean-Jacques DELAMARLE
Chef de l'amphithéâtre de l'Institut médico-légal de Paris
Expert en restauration d'empreintes digitales

Janine DRAI
Magistrate
Présidente de la commission d'instruction
de la Cour de justice de la République

Pierre Louis DURAND
Ancien procédurier de la Brigade criminelle
Ancien chef d'état-major à la DRPJ
A participé à la mise en œuvre de la police scientifique et technique

Maître Léon Lef FORSTER
Avocat pénaliste au barreau de Paris depuis 1972
Ancien secrétaire de la Conférence
Ancien membre du conseil de l'Ordre

Patrice GEORGES-ZIMMERMANN
Archéologue à l'Inrap
Expert judiciaire près la cour d'appel de Toulouse

Olivier MARCHAL
Ancien inspecteur au SRPJ de Versailles
Acteur, scénariste et réalisateur

Colette OPER
Présidente de la chambre de l'instruction honoraire

Docteur Olivier PASCAL
Directeur général de l'Institut français des empreintes génétiques
Expert agréé par la cour d'appel

Guy SAVOY (membre d'honneur)
Cuisinier

Alain VASQUEZ
Ancien chef d'état-major à la DRPJ
et ancien procédurier de la Brigade criminelle

MENU DU DÉJEUNER
DE REMISE DU PRIX DES DÉTECTIVES 2026

Les trois énigmes du cèpe de l'Ardenne

———

Le grand carnassier bien gratiné

———

Soupe d'artichaut à la truffe noire,
brioche feuilletée aux champignons et truffes

———

La tourte de gibiers de la Croix-Scaille

———

Saveurs de sapin mises en bière

Vins

Cour Cheverny « Porte Dorée » 2020
Domaine Philippe Tessier

Crozes-Hermitage « Les Pends » 2022
Domaine des Entrefaux

RESTAURANT
GUY SAVOY

UNE PROIE DE CHOIX

L'AUTEUR

Après avoir passé presque trente ans en France, Fabrice Hoerner est parti aux Etats-Unis pour poursuivre une carrière dans les nouvelles technologies. Il vit désormais à San Diego (Californie). Grand amateur de littérature, de cinéma et de bandes dessinées, il prend la plume pour ce premier roman policier, *Une proie de choix*, après une incursion dans le fantastique avec *Le dernier hôtel* (2023). Il effectue ainsi un retour aux sources, puisque l'enquête se déroule en France et en Belgique.

Retrouvez le label VERSO
sur les réseaux sociaux :
@verso_romans

FABRICE HOERNER

UNE PROIE DE CHOIX

roman

VERSO

Un label des
ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ouvrage publié sous la direction de Glenn Tavennec

© Société Le Figaro / Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2026,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-515-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

À la mémoire de Louis d'Arugo

« Écris avec du sang, et tu apprendras que le sang est esprit. »

Friedrich Nietzsche

PREMIÈRE PARTIE

Quelques grammes de plomb

LE CHALET DES ARDENNES

La Croix-Scaille, 13 mars 2023

LE CHALET FOURMILLAIT DE POLICIERS. Gaëlle s'était mise à l'écart, sur la terrasse. Le froid lui mordait le visage, mais une Thermos de café lui réchauffait les mains et le liquide amer la tenait éveillée. Son regard dériva vers l'horizon. Un soleil hivernal pointait derrière les collines, illuminant la vallée en contrebas et son tapis bleu d'épicéas.

La vue était splendide. Pourtant elle ne parvenait pas à en apprécier la beauté. Ce qu'elle aimait, c'était le tumulte des villes, leur rythme, ce mouvement continu qui la projetait sans cesse en avant. Ici, au cœur des Ardennes belges, le temps semblait figé. Le paysage, en arrêt sur image. L'air était trop pur, le silence trop pesant. Et surtout, elle savait. Elle savait que ce décor trop paisible cachait une scène de crime.

Gaëlle plissa les yeux. La neige couvrait le sol d'un manteau immaculé que l'aube faisait scintiller. Seule une larme rouge venait souiller la poudreuse : un sillon de sang dévalait le talus sur une vingtaine de mètres, entre une cabane à bois et l'orée de la forêt. La traînée disparaissait ensuite sous les arbres. On avait retrouvé le cadavre un peu plus loin, gisant entre les troncs hérissés.

Les grands arbres frémirent : le vent se levait, sec et glacé. Gaëlle remonta le col de sa veste et se tourna vers le chalet.

Un mur vitré séparait le dedans du dehors. Le chaud du froid. Le salon de la terrasse. La paroi transparente, formée de hauts panneaux de verre, s'encastrait dans la partie basse du toit. À l'intérieur, tels des poissons dans un bocal, les hommes de la police scientifique belge s'affairaient, armés de gants et de pincettes, inspectant les moindres recoins.

Personne ne semblait se préoccuper d'elle : l'avait-on oubliée ? Une pointe d'amertume lui serra la poitrine. Elle n'avait pas fait quatre heures de route en pleine nuit pour attendre dans le froid. Elle aurait volontiers enfilé une combinaison blanche et plongé au cœur de l'action. Mais elle se trouvait dans un pays étranger, hors de sa juridiction. Le protocole lui imposait de se cantonner à son rôle d'observatrice. Elle soupira.

Sous son apparence rustique, le chalet dissimulait un luxe empreint de brutalité. Un chandelier de cristal illuminait le salon. Trois canapés couverts de peaux de bêtes reposaient sur un carrelage de marbre. Ils encadraient une table basse où trônait une statue : un corps renversé par les foudres de Zeus. Sur la droite, un tableau de chasse surmontait le linteau d'une cheminée massive. Des chiens y déchiquetaient un sanglier. Partout aux murs, des trophées de chasse, des épées et des fusils projetaient leurs ombres sinistres.

Gaëlle frissonna. Était-ce l'ambiance morbide, le vent glacé ou une prémonition ? Peut-être un mélange des trois. Elle en avait pourtant vu d'autres en dix ans à la police judiciaire. Elle fit quelques pas pour chasser son trouble et délier ses jambes engourdies.

Enfin, un jeune blond en uniforme bleu vint la rejoindre sur la terrasse.

— Désolé de vous avoir fait attendre. Je suis l'inspecteur principal Leblanc.

— Capitaine Choi. C'est vous qui êtes en charge de l'enquête ?

— Oui. Ravi de faire votre connaissance.

Gaëlle eut du mal à cacher son étonnement. L'inspecteur avait l'air de sortir tout droit de l'école avec ses cheveux bien coiffés et sa tête de premier de la classe. Il avait pourtant belle mine – des épaules carrées, une mâchoire bien taillée et des yeux noisette qui lui donnaient des allures de héros de bande dessinée.

Elle serra la main qu'il lui tendait.

— Alors ? demanda-t-elle.

— La victime est le propriétaire du chalet. Louis d'Arugo. Quarante-cinq ans…

Comme il s'agissait du fils d'un riche industriel français, le parquet de Paris, notifié dans la nuit, avait prévenu le père. Celui-ci avait aussitôt demandé que l'on envoie quelqu'un de confiance pour suivre l'enquête, et ce n'était pas le genre d'homme à qui l'on pouvait dire non.

Gaëlle avait déjà quatre dossiers en cours d'instruction. Elle se serait bien passée de cette énième affaire, mais son chef lui avait fait comprendre avec une éloquence toute sommaire qu'il comptait sur elle et que, de toute façon, elle n'avait pas le choix.

— Je connais les grandes lignes, merci, précisa-t-elle, avec une vague irritation. C'est le détail qui m'intéresse.

Leblanc fit un geste conciliant et reprit :

— On a retrouvé deux cartouches de calibre 20, celles qu'on utilise pour chasser le petit gibier. La première près de la cabane à bois. On pense que le meurtrier y a surpris sa victime qui, grièvement blessée, aurait cherché à s'enfuir dans la forêt. La deuxième, à proximité du cadavre, correspond au coup fatal. Tiré dans le dos, à une vingtaine de mètres.

Gaëlle hocha gravement la tête.

— Le cadavre a été découvert hier soir, poursuivit le Belge, vers vingt-deux heures, par un couple de touristes suisses. Des amoureux de la nature qui louent un cabanon plus bas dans la forêt. Ils étaient sortis à la recherche de leur bouvier. Ce sont les aboiements du chien qui les ont menés jusqu'au corps. Les pauvres étaient encore sous le choc quand…

— On a un motif ? l'interrompit-elle.

— Pas vraiment. À ce stade, toutes les hypothèses restent ouvertes.

— L'arme ?

— On la cherche.

— Des traces d'effraction ?

— Non, et aucun objet de valeur ne semble avoir été dérobé.

— OK. Que sait-on des agresseurs ?

— On a relevé les traces de deux types de semelles : celles de la victime, et celles d'un unique assaillant. Si notre homme avait des complices, ils sont donc restés en retrait…

— Notre homme ? Comment savez-vous qu'il ne s'agit pas d'une femme ? s'étonna Gaëlle.

— Les empreintes de pas dans la neige et les branches d'arbre brisées nous donnent une idée de son gabarit. Tout indique un individu athlétique qui chausse du quarante-trois et mesure plus d'un mètre quatre-vingts. Un homme donc… à moins qu'il ne s'agisse d'une athlète biélorusse, ajouta Leblanc avec un petit rire.

Gaëlle lui répondit par un sourire crispé. Elle ne supportait pas ce genre de remarques. Elle-même faisait souvent les frais de propos désobligeants – parce qu'elle était femme dans la police et que son visage trahissait ses origines chinoises. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle ne se laissait pas faire. Dans le service, elle avait la réputation d'être susceptible et d'avoir mauvais caractère. En vérité, elle refusait de se taire et sa franchise dérangeait. Gaëlle garda pourtant ses commentaires pour elle. Cette fois-ci. Au nom de la sacro-sainte coopération franco-belge.

— Admettons. Qu'est-ce qui a amené cet homme ici ? Que voulait-il ?

— Il devait chercher quelque chose, car il est revenu dans le chalet après avoir commis son crime. On a découvert des feuillets calcinés dans la cheminée : peut-être est-ce lui qui les a brûlés.

De l'autre côté de la baie vitrée, les techniciens de la police scientifique refermaient leurs mallettes pour passer à la pièce suivante.

— Vos collègues en ont fini avec le salon. Je peux entrer maintenant ? Il fait plutôt frisquet…

— Bien sûr ! Excusez-moi, j'ai tellement l'habitude du climat des Ardennes que j'en oublie la rigueur.

— Vous êtes du coin ?

— J'habite Namur. C'est à une heure d'ici. Et vous ?

— Montrouge, en région parisienne. Vous connaissez ?

— Non. Je n'ai jamais mis les pieds à Paris.

— Cette enquête sera peut-être l'occasion.

Il haussa les épaules.

— Peut-être…

— Vous n'avez pas l'air très enthousiaste.

— Je n'aime pas les grandes villes.

En franchissant le seuil, Gaëlle fut accueillie par une bouffée d'air chaud. Partout, des petits cavaliers jaunes indiquaient les éléments que les policiers belges avaient jugés dignes d'attention. Maintenant que les techniciens étaient montés à l'étage, le silence était si épais que Gaëlle pouvait presque le palper. Elle fit lentement le tour du salon pour mieux s'imprégner de l'atmosphère… Un renard empaillé, les crocs sortis. Une peau de tigre, écartelée entre les poutres. Tout, autour d'elle, exsudait le mâle alpha. La fièvre du chasseur. Une sauvagerie incrustée dans la pièce comme une odeur de tabac froid.

Elle s'arrêta devant la cheminée. Le tableau qui la dominait était criant de réalisme : elle lut la terreur dans le regard du sanglier, la joie féroce dans la pupille des chiens, et se sentit happée au cœur de la curée… Une légère nausée la saisit, accompagnée d'un vertige qu'elle mit sur le compte de son estomac vide. Elle avala quelques gorgées de café : le malaise s'atténua sans tout à fait disparaître.

Pendant qu'elle poursuivait son exploration, Leblanc parcourait lui aussi la pièce, le téléphone à la main, en prenant des photos. Sans y prêter attention, ils convergèrent tous deux vers les canapés disposés en U face à la cheminée. Au centre, la table basse avec sa statue de Zeus, quelques magazines de chasse, une boîte à cigares

laquée noire, un cendrier en verre. En s'agenouillant pour examiner la statue, Gaëlle repéra un des cavaliers triangulaires sous la table. Numéro 33. Une peau d'ours au poil revêche couvrait le sol, humide par endroits.

— On sait ce qui a coulé là-dessus ?

— Mes collègues pensent qu'il s'agit de whisky.

— Curieux. Et où est la bouteille ?

— On n'est pas sûrs. Dans le cabinet à liqueur, peut-être. Nous avons prélevé des échantillons pour comparer. Nous en saurons plus quand…

Un fracas de pas résonna dans l'escalier et un policier surgit dans le salon. Sa combinaison blanche peinait à cacher ses rondeurs. Il ôta son masque de protection d'un geste fébrile, révélant un visage poupin, fendu d'une fine moustache. Son regard, brillant d'excitation, se posa sur Leblanc.

— Inspecteur, il faut que vous veniez voir.

RENCONTRE NOCTURNE

Paris, 8 avril 2022

LE BUS ROULAIT DANS LA NUIT, fendant les rues désertes de sa masse silencieuse, glissant entre les ombres mortes des monuments. Il éclaboussait les trottoirs d'une lumière blanche. Les arrêts se succédaient. Solitaires. Parfois des âmes vagabondes montaient à bord : un ivrogne, aussi vide d'espoir que la bouteille qui l'accompagnait ; un couple d'amoureux qui allait se peloter sur les sièges du fond ; quelques fêtards braillards qui sortaient de boîte. Pierre, au volant, les observait dans le rétroviseur. Il avait toujours trouvé réconfortant le spectacle de cette faune nocturne. Il aimait deviner les joies et les tristesses de chacun, s'imprégner de ces émotions fugitives. Pourtant, depuis quelque temps, il n'en avait plus le cœur.

Pierre n'aurait su dire exactement quand le tourment l'avait saisi. Les premiers symptômes – l'absence d'envie, le manque d'énergie – étaient restés discrets, insidieux. Puis le décès de son père, cinq mois plus tôt, avait précipité la crise. La mélancolie diffuse s'était alors transformée en apathie aiguë. Depuis, tout lui semblait morne. Terne. Même Paris, cette ville qu'il admirait tant, avait perdu son éclat : elle n'était plus qu'une esquisse au fusain. Les façades semblaient griffonnées dans le clair-obscur des lampadaires. Les vitrines

illuminées disparaissaient dans l'épaisseur du trait. Les phares du bus ensevelissaient la chaussée. Absorbé par ses pensées, Pierre s'égarait dans un faisceau d'émotions confuses. Tout lui semblait vain, éphémère.

Une rencontre allait pourtant bouleverser son existence.

L'inconnu monta à l'arrêt Radio France. Grand, élancé, le col de chemise ouvert sous un pull en cachemire bleu. Le brun désordonné de ses cheveux encadrait un visage gracieux dont les traits, comme taillés au ciseau, rayonnaient d'assurance. Il portait aux lèvres le fin sourire de ceux que la vie amuse. Pierre attendit qu'il fût bien assis avant de redémarrer, puis se concentra de nouveau sur la route et ses fantômes.

Bientôt, le sillon noir de la Seine vint briser la ligne des immeubles. Le Noctilien traversa d'une traite le pont de Grenelle et s'engouffra entre les tours. Parvenu à Charles Michels, il s'arrêta pour cracher les fêtards sur le trottoir. Le couple d'amoureux descendit peu après. Il ne restait de passagers que l'ivrogne, qui s'était endormi, et l'inconnu, qui dévisageait Pierre avec une attention curieuse. Ce regard ne cachait ni menace, ni provocation, juste un intérêt indéchiffrable, comme si lui, Pierre, eût été une énigme que l'autre cherchait à décrypter.

Pierre s'engagea à vive allure sur la chaussée étroite de l'avenue Émile-Zola. En croisant la rue du Théâtre, il ralentit instinctivement : une zone de travaux s'avançait sur la voie, réduisant la visibilité. Était-ce un mouvement qu'il venait d'entrevoir ? Pierre distinguait avec peine le contour obscur des bâches de chantier. Il écarquilla les yeux. Une silhouette surgit soudain de l'ombre, s'élançant dans la trajectoire du bus. Freinage désespéré. Crissement de pneus. Arrêt brusque. Un homme en haillons, hagard, se tenait sous la lumière des phares. Ce sans-abri surgi de nulle part marmonna quelques propos incohérents, puis remonta sur le trottoir.

Pierre poussa un soupir de soulagement : on avait frôlé la catastrophe. Pendant qu'il notifiait le central, ses deux passagers se

remettaient de leur frayeur. L'inconnu, encore secoué, se leva et s'avança vers la cabine.

— Vous avez de sacrés réflexes, chapeau ! lança-t-il à l'attention de Pierre.

— Merci, murmura distraitement ce dernier.

— C'est fréquent, ce genre d'incident ?

— Assez rare en centre-ville.

— Quelle drôle de nuit.

Le bus s'ébranla, puis repartit de plus belle, remontant bientôt le boulevard Pasteur. L'inconnu resta debout près de la cabine du conducteur. Il continuait d'observer Pierre avec une intensité troublante. Ce dernier tenta de l'ignorer, mais cette fixation bizarre le gênait.

Passé Montparnasse, n'en pouvant plus, Pierre brisa le silence :

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

— Je vais bientôt descendre.

L'inconnu hésita un instant.

— Ça fait longtemps que vous êtes conducteur de bus ?

— Plus de vingt ans.

— Vous aimez votre métier ?

— En général, marmonna Pierre.

— Moi, je le trouve fascinant, s'enthousiasma l'autre. Tous ces gens que vous croisez chaque jour : ces hommes et ces femmes, passagers, piétons, automobilistes, cyclistes. Tous enfermés dans leur petite bulle de chaos quotidien.

Un rire discret lui échappa :

— Et parfois, elle éclate.

Pierre fronça les sourcils.

— Quoi donc ?

— La bulle ! reprit l'inconnu. Je parle de ceux qui déraillent. Qui craquent. Comme ce pauvre diable qui a failli se jeter sous vos roues.

Il inclina légèrement la tête, pour mieux l'observer.

— Vous avez eu un instinct remarquable, bravo. On sent que vous connaissez bien la nature humaine. J'imagine qu'en vingt ans

de service, vous avez dû tout voir : les colères, les peurs, les drames. Vous a-t-on jamais dit que vous feriez un excellent personnage de roman ?

— Ça m'étonnerait.

— Si, si, je vous assure. Je le sais : je suis écrivain. D'ailleurs vous me plaisez. J'aimerais vous revoir. Peut-être pourriez-vous servir d'inspiration pour le héros de mon prochain livre ? Je cherche quelqu'un exactement comme vous.

Il marqua une nouvelle pause, plus longue, puis sortit de sa poche une carte de visite qu'il glissa vers Pierre par le guichet vitré.

— Permettez-moi de vous inviter à prendre un café, que je vous en dise plus.

Un pas en arrière. Un dernier sourire.

— Odéon, c'est mon arrêt. Contactez-moi.

Les portes du bus s'ouvrirent avec un chuintement pneumatique, et l'écrivain s'échappa dans la nuit. Perplexe, Pierre tourna et retourna la carte de visite entre ses doigts.

L'inconnu avait désormais un nom : Lou Darugo.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

La Croix-Scaille, 13 mars 2023

À L'ÉTAGE, GAËLLE PÉNÉTRA dans un tout autre univers. La chambre de la victime baignait dans une atmosphère onirique. Les boiseries du chalet disparaissaient presque entièrement sous les miroirs. Même le plafond en était couvert. Au cœur de leurs reflets infinis paradait un lit ovale couvert de fourrures et de coussins extravagants. Des rideaux pourpres occultaient la lumière du jour, mais la lueur tamisée de rubans LED cascadait verticalement le long des murs, enrobant la pièce dans une délicate intimité.

Le policier moustachu avait allumé une lampe torche, qu'il pointait sur la surface argentée du plafond. Au lieu d'être entièrement réfléchi, le faisceau sombrait, révélant une profondeur d'encre.

— Une glace sans tain, expliqua-t-il, fier de sa découverte.

— On sait ce qu'il y a derrière ? demanda Leblanc.

— Je vais vous montrer.

Le policier poussa une porte, révélant une salle de bains luxueuse, prolongée par un dressing mal éclairé. Chemises et costumes sombres, vestes d'hiver et manteaux lourds pendaient aux cintres telles des chauves-souris. Un escabeau se dressait au beau milieu, sous une trappe ouverte. Le policier le stabilisa d'une main ferme

tandis que Gaëlle et Leblanc se hissaient par l'ouverture étroite. Puis il grimpa à son tour.

Tous trois se retrouvèrent alors sous les toits, dans un espace exigu qui sentait la résine, la poussière et la laine de verre. Au centre de ce grenier qui surplombait la chambre, le plancher avait été découpé, exposant la face transparente du miroir sans tain. Deux caméras, fixées à une poutre, pointaient en plongée vers le lit. Leurs câbles couraient le long de la charpente jusqu'à un serveur qui bourdonnait dans son rack.

— Nom d'un chien, murmura Leblanc.

— Les caméras sont commandées par un interrupteur qui se trouve dans la chambre.

— Elles filmaient le soir du crime ?

— Aucune idée. On va analyser les disques durs. Mais je voulais vous montrer l'installation avant qu'on ne débranche tout.

— Le serveur est connecté à Internet ? s'enquit Gaëlle.

— Non, tout ce que vous voyez ici fonctionne en circuit fermé. En revanche, on a trouvé un système de projection dans la bibliothèque. Il est relié au même réseau local, on pense que la victime l'utilisait pour visionner les enregistrements.

Ils redescendirent ensemble jusqu'au rez-de-chaussée. La bibliothèque terminait un couloir qui reliait le salon, la cuisine et une salle de jeux. Elle était spectaculaire. Il s'élevait sur ses rayonnages plusieurs milliers de livres. Des ouvrages de collection qui devaient valoir une fortune. De toutes époques et en toutes langues – russe, français, anglais… Même quelques recueils en arabe. Un parfum de cuir et de vieux papier se mêlait aux effluves de bois verni, qui flottaient parmi les fantômes de Rimbaud et de Dostoïevski.

Contre toute attente, ce temple de la littérature cachait dans ses boiseries un système multimédia ultra-moderne, contrôlé par un écran tactile que Gaëlle avait d'abord pris pour un lutrin de lecture. On pouvait ainsi, du bout des doigts, commander les éclairages, faire descendre un écran du plafond et actionner une paire de

projecteurs synchronisés. L'électronique était si habilement dissimulée qu'elle demeurait invisible pour un œil non averti.

Leblanc poussa un sifflement d'appréciation et, pianotant sur l'écran, fit apparaître le contenu du serveur. Une quinzaine de dossiers s'affichèrent. Tous encryptés, excepté une galerie de photos intitulée *Exploits de chasse*. Des photos de Louis d'Arugo.

Sur chacune, un spectacle de sang, de viscères et de mort. Ici, il s'affichait torse nu près d'un éléphant abattu. Là, il tenait un cerf par les bois ou bien dépeçait un buffle. Louis d'Arugo y apparaissait à chaque fois fier et souriant. De toute évidence, ces carnages lui procuraient une intense satisfaction. Était-ce la cruauté qui lui donnait tant de plaisir ?

Gaëlle décelait autre chose dans le regard étincelant du jeune homme.

Un défi.

Un défi lancé avec arrogance à la face de l'humanité.